

Triangle ...

Sawt al-Umma, 8 octobre 1946.

C'est lui qui nous gouverne à présent, qui veut déterminer notre destin et décider de nos affaires, que cela nous plaise ou non, et qui veut, en outre, déterminer le destin des générations d'Égyptiens à venir et décider de leurs affaires aussi — ne consultant en cela personne d'autre que lui-même, ne s'en remettant en cela à personne d'autre que lui-même, ne revenant en cela à aucune opinion que la sienne propre, et ne prêtant aucune attention à quelque conseil qu'on lui offre, ou quelque avertissement qu'on lui présente.

Et ce triangle redoutable, qui croit en lui-même avec la plus extrême conviction, bien qu'aucun Égyptien n'y croie, et qui se fait confiance avec la plus extrême assurance, bien qu'aucun citoyen ne lui fasse confiance, se compose de trois personnes, dont chacune occupe un rang aussi élevé que peut l'être un rang, aussi distingué que peut l'être une distinction. Le premier d'entre eux est le Premier ministre — un homme d'une telle habileté que nul ne peut égaler sa poussière, que nul ne peut rivaliser avec lui en habileté, et dans les secrets de l'astuce duquel rien ne peut pénétrer, sinon le destin, auquel nul homme n'échappe dans ses propres secrets ; et lui-même croit en toutes ces qualités qui sont les siennes. Un groupe parmi ses proches et ses intimes peut croire en lui pour ces qualités, ou pour certaines d'entre elles. Mais la seule chose dont personne ne doute, pas même Sidqi Pacha lui-même, c'est que le peuple égyptien tout entier ne lui fait pas confiance, et ne trouve en lui aucune assurance.

Il serait sot et fastidieux d'essayer de prouver que le peuple égyptien a toujours refusé d'accorder à Sidqi Pacha une part, petite ou grande, de sa confiance ; car Sidqi Pacha a porté les fardeaux du gouvernement, tantôt ministre gouverné par un autre, tantôt ministre gouvernant d'autres. Il n'a jamais pu gouverner en Égypte que par la force et la violence, par la sévérité et la brutalité, en répandant la terreur sur tout le sol égyptien, et en réservant la séduction à une poignée d'individus qui ne pouvaient rien faire ni pour lui ni pour son pouvoir. Si Sidqi Pacha avait gagné la confiance de tout le peuple, ou d'un tiers, ou même de la moitié, il n'aurait jamais eu besoin de force ni de violence, ni besoin de séduction ou d'intimidation. Plus étrange encore, Sidqi Pacha inventa un jour un parti, long et large, mais peu profond, et ce parti crut en lui tant que les

affaires du gouvernement lui réussissaient ; mais une fois écarté du pouvoir, le parti se dispersa loin de lui, et Sidqi Pacha, regardant autour de lui, se trouva seul, n'ayant pour consoler sa solitude que le chagrin suscité par le souvenir, et des fantômes rouges qui lui apparaissaient ici et là, l'appelant avec le gémissement du malade et le râle du mourant — les fantômes de ces hommes abattus que sa sévérité et sa brutalité avaient envoyés à la mort.

Plus étrange encore que cela, Sidqi Pacha créa un jour un parlement complet à deux chambres, et ce parlement lui fit confiance tant que les affaires du gouvernement lui réussissaient ; mais une fois écarté du pouvoir, il constata que ce parlement lui retirait sa confiance, préférant sa propre tranquillité à soutenir celui-là même qui lui avait donné l'existence et insufflé la vie.

Plus étrange encore que l'une et l'autre, Sidqi Pacha, dans son premier ministère — disons plutôt sa première dictature — ne put s'assurer la confiance de ses propres collègues, et fut contraint un jour de démissionner pour se débarrasser de certains d'entre eux, puis fut écarté du pouvoir, sur quoi l'un de ses propres collègues lui succéda et lui fit subir toutes les variétés bien connues d'épreuves et de malheurs.

Plus étrange encore que tout cela, Sidqi Pacha, dans son ministère actuel, ne put s'assurer la confiance de ses propres collègues ; car il entreprit de se débarrasser de certains d'entre eux, ce qui provoqua la crise du remaniement que les gens n'ont pas encore oubliée, puis il démissionna et sa démission fut refusée, et il crut que les choses s'étaient arrangées en sa faveur, quand soudain, et tout à fait inopinément, deux de ses collègues les plus proches de lui — les plus dévoués et les plus affectueux à son égard — démissionnèrent.

Plus étrange encore que tout cela, Sidqi Pacha dirigea la délégation des négociateurs, puis trouva un jour que la moitié de cette délégation ne lui faisait pas confiance et ne trouvait en lui aucune assurance, mais déclarait au contraire son doute sur tout ce qui émanait de lui, parole ou acte. Si tout cela indique quelque chose, c'est uniquement que Sidqi Pacha — tête de ce redoutable triangle — n'inspire aucune confiance et ne répand aucune assurance autour de lui. La source de cela, selon toute vraisemblance, est qu'il ne fait confiance lui-même à personne, de sorte que personne ne peut se résoudre à lui faire confiance.

La chose remarquable est que, malgré tout cela, il continue de porter les fardeaux du gouvernement, de vouloir déterminer le destin des

Égyptiens et décider de leurs affaires, et de prétendre, malgré tout, qu'il fait tout cela sur un fondement de droit, de justice, de liberté, d'égalité, et de la confiance qu'exige la constitution.

Quant au second sommet de ce triangle, c'est Son Excellence al-Nokrachi Pacha, un homme de résolution et de détermination, un homme de sévérité et de vigueur, un homme de décision et d'audace, qui croyait que les gens lui faisaient confiance, croyaient en lui et se sentaient en sécurité avec lui ; mais il n'avait pas sitôt pris en main le pouvoir, subordonné ou chef, qu'il devint certain que la confiance des gens en lui n'était qu'une illusion, et un mensonge de paroles ornées, et il apprit que ceux qui travaillaient avec lui et se soumettaient à son autorité n'agissaient ni par amour, ni par sécurité, ni par confiance, mais toujours par doute, par crainte et par prudence.

Al-Nokrachi Pacha sait fort bien, et tout le monde sait fort bien, que ses collègues dans son dernier ministère se sont mis à le suspecter, à douter de lui, et à le traiter durement, jusqu'à le contraindre finalement à démissionner ; et il sait fort bien que son propre parti s'est divisé contre lui, s'est dispersé loin de lui, et qu'un groupe de ses intimes et de ses plus proches associés se dresse maintenant contre lui dans une opposition ouverte et flagrante. Et pourtant, malgré tout cela, il se voit comme le chef de la majorité à la Chambre des députés, et se voit capable de soutenir son chef, son maître et son mentor Sidqi Pacha dans les négociations, alors même que lui-même a besoin de quelqu'un pour le soutenir dans la vie intérieure de son propre parti, chaque fois qu'il se réunit à son club, et chaque fois qu'il se réunit au parlement.

Quant au troisième sommet de ce redoutable triangle, c'est le Président du Sénat et chef des Libéraux constitutionnels, un homme dont la part de littérature est bien plus grande que sa part de politique, et dont le penchant pour la plaisanterie est bien plus fort que son penchant pour le sérieux. Il ne hait rien tant qu'il hait d'affronter les difficultés et d'assumer des responsabilités ; le plus que son âme désire, c'est d'être en paix, de lire, de jouir de la vie, et de se reposer. Il peut discuter dans un article qu'il écrit ou un discours qu'il prononce, mais il est l'homme le plus réfractaire à la lutte le jour où la lutte exige l'action, la discipline de soi, et le port de fardeaux lourds. Il sait mieux que personne que le peuple ne lui fait aucune confiance, mais rit plutôt avec lui parfois, et souvent rit de lui ; et il sait mieux que personne que son parti ne se rassemble pas autour de lui, ni ne se prépare à continuer de le soutenir, car ce parti ne s'est jamais rassemblé autour d'un chef, et n'a jamais

trouvé d'assurance dans la solidarité et le partage des responsabilités sur lesquels les partis devraient se fonder. Et pourtant, malgré tout cela, le chef de ce parti se voit capable de porter des fardeaux, de décider des affaires de l'Égypte, de déterminer le destin des Égyptiens, et de prêter sa propre force et sa propre stature pour soutenir le chef du gouvernement et la tête du triangle — lui, un homme sans force ni stature — et de prêter sa propre puissance et son propre pouvoir, lui, un homme qui n'a aucune part ni de puissance ni de pouvoir.

Voilà donc le redoutable triangle que des circonstances cruelles imposent à l'Égypte au moment le plus critique et le plus délicat, et qui s'impose lui-même à la nation égyptienne pour déterminer son destin, décider de ses affaires, et régler la relation entre elle et les Anglais.

La tête de ce triangle n'est digne de confiance pour personne, et n'a pas de parti pour afficher son soutien ou se donner la peine de l'aider ; et les deux autres sommets de ce triangle ne sont dignes de confiance pour personne non plus, et leurs propres partis ne les soutiennent que dans la mesure où ils peuvent leur assurer des avantages, à l'un ou à l'autre. Car si l'un d'eux parvient à assurer un poste ministériel à Zayd, il fâche Amr ; et s'il parvient à satisfaire Amr, il fâche Bakr, et Khalid, et tous les noms que l'on voudra.

N'est-ce pas le droit des Égyptiens, après tout cela, de douter le plus profondément et le plus totalement de tout ce qu'on leur dit, et de tout ce qu'on dit d'eux — qu'ils sont un peuple démocratique dont le gouvernement repose sur le droit, la justice, la liberté et la constitution ? La confiance est la substance même de l'ordre démocratique, et le fondement du gouvernement constitutionnel : la confiance du peuple dans le parlement d'abord, et la confiance du parlement dans le ministère ensuite. Si le parlement perd la confiance du peuple, ses membres devraient se disperser, et d'autres membres devraient être élus à leur place — à combien plus forte raison lorsque le parlement ne se fait même pas confiance à lui-même, mais garde toujours la main sur son propre cœur par crainte de la dissolution, ou par crainte de la désagrégation ?! Et si le parlement ne fait pas confiance au ministère, il devrait démissionner — mais notre parlement fera toujours confiance au ministère, jusqu'à ce qu'il soit renvoyé, ou contraint de démissionner.

N'est-il pas étrange que ce redoutable triangle se prépare à voyager à Londres, pour négocier avec les Anglais le destin de l'Égypte, et les droits des Égyptiens ?!

*Quand je dis l'absurde, j'élève la voix ; mais quand je dis le vrai, je
prolonge mon murmure.*